

Le Poitevin de Saint-Alme,
Auguste
Anvers

ANVERS,

OU

LA PRISE

DE

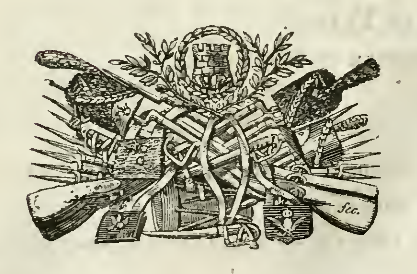
LA CITADELLE,

FAIT MILITAIRE

EN QUATRE ACTES ET DOUZE TABLEAUX,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU CIRQUE-OLYMPIQUE,
LE 20 AVRIL 1833.

Par M. Prosper.



PARIS.
CHEZ DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMPR.-LIB.,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais,
ET RUE RICHELIEU, N° 47 *bis*, MAISON DU NOTAIRE;
ET CHEZ MARCHAND, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1833.

PERSONNAGES.

LE MARÉCHAL.
LE GÉNÉRAL.
LE COMMANDANT LAFONT, Aide-de-Camp du Maréchal.
UN COLONEL.
OFFICIERS SUPÉRIEURS DE L'ARMÉE.
OFFICIERS ET SOLDATS DE LA GARDE NATIONALE.
ANDRÉ DUVAL, Sergent.
HURLOT, Caporal.
JEAN-CLAUDE, MICHEL, } Soldats.
JULIE, ANTOINETTE, } Vivandières.
M. RICHARD, Fermier Belge.
NIÈVE, Garçon de Ferme.
DUPUIS, Capitaine de Vaisseau Marchand.
LE ROI GUILLAUME.
LE PRINCE FRÉDÉRIC.
LE GÉNÉRAL CHASSÉ.
LE CONSUL DE FRANCE.
LE BOURGMESTRE DE MULBOURG.
GOTHO, MARIE, } Laitières.
OFFICIERS, SOLDATS ET MATELOTS HOLLANDAIS.
NÉGOCIANS HOLLANDAIS.
HOMMES DU PEUPLE. — VILLAGEOISES. — BOURGEOIS.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

ANVERS,

OU

LA PRISE

DE LA CITADELLE.

PREMIER ACTE.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente une partie de la cour des Tuileries. On aperçoit l'Arc-de-Triomphe.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Arrivée de la garde nationale montante. Les postes sont relevés. Pendant ce tems, les chefs de ces divers postes sont sur le devant du théâtre. Des groupes de curieux se mêlent parmi la garde nationale qui se trouve en dehors des grilles.*)

OFFICIERS DE LA GARDE NATIONALE A PIED ET A CHEVAL, BOURGEOIS.

UN JEUNE HOMME EN BOURGEOIS.

Eh bien! mon cher, la nuit a-t-elle été bonne?

UN OFFICIER DE LA GARDE NATIONALE.

Bonne! pas trop; nous avons été sur pied toute la nuit.

LE JEUNE HOMME, *avec ironie.*

Sans doute pour disperser quelques rassemblemens séditieux, quelques porteurs de pétards..... La police en a toujours à ses ordres pour stimuler le zèle de la garde nationale.

UN OFFICIER DE LA GARDE NATIONALE.

Je ne crois pas que les agens de la police se permettent avec nous ces mauvaises plaisanteries... mais, au reste, mon cher, si cela peut vous intéresser, je vous apprendrai que si nous avons été debout toute la nuit, ça été pour reconnaître les différens corps qui se dirigent, à marche forcée, vers la frontière.

UN OFFICIER DE LA GARDE NATIONALE.

Il paraît que les Hollandais s'obstinent à ne pas nous remettre la citadelle d'Anvers?

LE JEUNE HOMME.

Jeux de politique... vous verrez qu'il en sera encore cette fois-ci comme de l'autre... les diplomates de la sainte-alliance condamneront notre armée à s'en tenir à une simple démonstration.

UN OFFICIER DE LA GARDE NATIONALE.

Que le roi Guillaume ne s'y fie pas... il devrait se rappeler qu'il ne fallut naguère à la France, à la place de l'armée, qu'un seul décret pour réunir son pays à l'empire...

LE JEUNE HOMME.

N'allez-vous pas comparer la France de l'empire à la France d'aujourd'hui?

L'OFFICIER.

Monsieur, je comparerai encore moins la France de juillet à celle de 1815... l'Europe aurait tort de les confondre.

LE JEUNE HOMME.

C'est pourtant ce qu'elle fait, et il faudra du canon pour la détromper.

L'OFFICIER.

Eh bien! soit: le peuple et l'armée aiment beaucoup ce bruit.

LE JEUNE HOMME.

Nous l'aimons tous, et je serai le premier à applaudir du moment que la gloire pourra remplacer la diplomatie.

(*On entend le bruit du tambour.*)

UN OFFICIER.

A nos postes, messieurs; voici les régimens de la ligne qui arrivent pour la revue.

UN CAPITAINE.

Entendez-vous leurs cris... on voit bien qu'ils marchent à l'ennemi.

SCÈNE II.

GARDE NATIONALE, RÉGIMENT DE LIGNE, OFFICIERS DES DEUX CORPS.

(*Les soldats de la ligne entrent en criant:* Vive la garde nationale! *la garde nationale répond par les cris de:* Vive la ligne!—*Après le commandement de:* Reposez vos armes! *les soldats forment des groupes, parmi lesquels se mêlent les gardes nationaux*)

UN GARDE NATIONAL.

Allons, camarades, il faut nous faire raison d'un petit coup d'eau-de-vie.

PLUSIEURS GRENADIERS ET SOLDATS.

Volontiers! volontiers!

(*Les gardes nationaux versent des rasades.*)

JEAN-CLAUDE, *à Hurlot.*

Dites donc, l'ancien, êtes-vous comme moi? j'aime joliment à fraterniser avec la garde nationale!

HURLOT.

Oui, j'aime aussi à boire avec de bons enfans.

JEAN-CLAUDE.

Minute... il y a bons enfans et bons enfans... par exemple, dans le régiment, j'ai bû souvent avec des camarades gentils et divertissans... ce n'est pas pour dire, mais il y a encore une différence, voyez-vous, l'ancien, avec la garde nationale...

HURLOT.

Avec elle, n'est-ce pas, l'eau-de-vie est meilleure et ne coûte pas si cher.

JEAN-CLAUDE.

Juste.

HURLOT.

Petit farceur!

(*Ici il se fait un mouvement parmi les soldats; ils s'écartent et font place, en s'écriant avec le sentiment de la surprise:*)

Un grenadier de la garde royale!

SCÈNE III.

LES PRECEDENS, ANDRÉ DUVAL.

ANDRÉ DUVAL.

Oui, mes amis, un grenadier de la garde royale! et un soldat comme vous!...

JEAN-CLAUDE, *à part.*

Les gaillards étaient bien équipés, tout de même!...

UN OFFICIER DE LA GARDE NATIONALE.

Si votre présence ici n'est point une offensante bravade, elle est au moins une imprudence... Retirez-vous.

ANDRÉ DUVAL.

Je ne viens ici pour offenser ni pour braver personne... et je ne pense pas qu'il y ait de l'imprudence à un vieux soldat à se retrouver au milieu de frères d'armes qui ne le repousseront pas, j'en suis sûr.... (*Silence général.*) Eh quoi! ne trouverai-je point ici un ancien camarade pour me souhaiter ma bien-venue et me serrer la main?...

HURLOT.

Allons! allons! c'est un devoir... (*S'avançant.*) Bonjour, André Duval; comment va, mon garçon?... (*Il lui serre la main.*)

ANDRÉ DUVAL.

C'est toi, mon vieux Hurlot?... encore au service?...

HURLOT.

Que veux-tu, je suis né pour l'uniforme... enfant de troupe, j'ai grandi au son du tambour... vieux soldat, j'espère mourir au bruit du canon... (*A l'officier de la garde nationale.*) Mon officier, je vous promets qu'André est loyal et franc comme l'acier.

L'OFFICIER.

Je veux bien croire que c'est un brave garçon... mais pourquoi se présenter sous cet uniforme, et au milieu de régimens prêts à marcher à l'ennemi.

ANDRÉ DUVAL.

N'est-ce pas le moment de paraître pour un soldat? Quant à l'uniforme, je n'en ai pas d'autre ; et il a bien fallu, ne voulant pas me présenter en pékin... D'ailleurs, Hurlot sait bien que j'en ai porté un qui a eu froid à la Bérésina, et diablement chaud à Montmirail, à Veauchamp et sous les murs de Paris.

HURLOT.

Quant à ça, je puis dire qu'André n'était pas un des plus honteux de la Vieille... eh bien! tu veux donc venir avec nous?

ANDRÉ DUVAL.

Oui, mon vieux; je me suis toujours promis d'expier devant l'ennemi, le malheur d'avoir combattu contre des compatriotes; un bon baptême de feu reçu dans les rangs français, voilà ce qu'il me faut maintenant.

UN GRENADIER DE LA GARDE NATIONALE.

C'est bien parlé, camarade, touchez là.

ANDRÉ DUVAL.

Hé! hé! encore une de mes anciennes connaissances.

LE GRÉNADIER DE LA GARDE NATIONALE.

Je ne vous remets pas.

ANDRÉ DUVAL.

Ne vous souvenez-vous plus du 29 juillet, et de ce grenadier de la garde royale à qui vous lâchâtes à quatre pas un coup de fusil qui, heureusement, lui passa sous le bras?

LE GRENADIER DE LA GARDE NATIONALE.

Et qui, me mettant la baïonnette sur la poitrine, me dit : Reçois la vie, pour qu'un homme au moins puisse dire qu'il y avait des Français dans la garde royale..... Quoi! c'était vous?...

ANDRÉ DUVAL.

Mon Dieu, oui .. sans rancune, n'est-il pas vrai? (*Il lui tend la main.*)

LE GRENADIER DE LA GARDE NATIONALE.

Mais non pas sans reconnaissance. (*Il lui serre la main.*) Disposez de moi comme d'un frère.

ANDRÉ DUVAL.

Et pourquoi ne serions nous pas frères?... la patrie est notre mère commune; elle doit tous nous réunir... qu'importe ce que nous avons été... j'ai servi l'empereur...

HURLOT.

Dans ce tems-là, c'était la garde impériale.

ANDRÉ DUVAL.

Des malheurs et des trahisons ont tout changé, et ça s'est appelé la garde royale. J'ai fait mon devoir loyalement et en bon soldat, et je suis bien sûr que mon capitaine m'a rendu justice... Je sais bien qu'il y a encore des gens qui, pour nous diviser, nous donnent des noms... nous, par exemple, nous sommes des carlistes... ces autres sont des républicains... (*Au Grenadier de la Garde Nationale.*) Vous, ils vous appellent des juste-milieu..... Mais, moi, je dis qu'il ne doit plus y avoir, et qu'il n'y a plus, que des Français en France quand le canon tonne et que l'ennemi est sur la frontière.

LE JEUNE HOMME.

Oui, cet homme a raison... devant l'étranger nous sommes tous de la même opinion... certainement je crois être assez connu pour qu'on ne m'accuse pas d'être un flatteur du gouvernement. Eh bien! je vais marcher aussi vers la frontière, et si le premier coup de canon parti de la citadelle d'Anvers a de l'écho en Europe, je réponds que cinq cent mille braves jeunes gens, dont on accuse les intentions, se lèveront en France pour lui répondre... Mes amis, conduisez-nous à vos chefs, qu'ils nous fassent donner des armes et des uniformes, et nous marchons avec vous pour défendre l'honneur et l'indépendance de la France!

TOUS.

Vive la France!

(*Le grenadier de la garde royale, le garde national, le jeune homme se tiennent par la main. Ce groupe se dirige au milieu des cris vers l'État-Major, qui est dans l'intérieur de la grille. On présente ces hommes au Maréchal, qui leur tend la main. Alors les cris de :* Vive la France! *éclatent avec plus de force dans les rangs. Des soldats déroulent des capotes et les offrent à ces hommes, qui prennent place dans les rangs des régimens. — Le tambour bat. Les troupes prennent les armes. Arrivée de nouveaux régimens pour la revue. — Revue et défilé des troupes.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente divers aspects. On aperçoit la ferme de la Haie, les Quatre-Bras, Mont-Saint-Jean et les autres positions occupées par l'armée française et les armées alliées en 1815. Dans le fond, le monument élevé par la sainte-alliance. — L'armée française est au bivouac.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ, DUVAL, JEAN-CLAUDE, MICHEL, SOLDATS DE DIVERSES ARMES.

MICHEL.

Dis donc, Jean-Claude, veux-tu jouer une partie de drogue?

JEAN-CLAUDE.

Je voudrais jouer une partie de fourchette et de cuiller.

UN SOLDAT, *retirant la marmite.*

A la soupe!

JEAN-CLAUDE.

J'y suis toujours un des premiers.

UN VIEUX SOLDAT.

Vaudrait mieux être des premiers au feu. (*Il va s'assoir.*)

JEAN-CLAUDE, *étonné.*

Je ne suis ni grenadier, ni voltigeur, mais qu'on envoie les

fusiliers en avant, et l'on verra... Ah ça! c'est drôle tout de même, mais le major m'a coupé l'appétit. (*Tirant brusquement Michel qui va s'assoir.*) Ecoute, Michel, j'ai besoin d'un conseil.

MICHEL, *regardant les soldats qui mangent.*

Ils ont déjà avalé trois cuillerées sans moi.

JEAN-CLAUDE.

V'là ce dont il est question.

MICHEL, *inquiet sur la soupe.*

Va vîte...

JEAN-CLAUDE.

Ce vieux troupier qui est là-bas... le troisième à main gauche, m'a dit tout-à-l'heure, et d'un certain air (*l'imitant* :) Il vaudrait mieux être le premier au feu qu'à la soupe.....

MICHEL.

Ah! il a dit ça!

JEAN-CLAUDE.

Eh bien! a-t-il eu raison?

MICHEL, *s'échappant.*

Non, il a eu tort.

JEAN-CLAUDE, *après un moment de réflexion.*

Il a eu raison... c'est pour ça que nous aurons une explication ensemble... en tems et lieu... (*Aux camarades qui mangent.*) Comme vous y allez, vous autres!

SCÈNE II.

Les Precedens, JULIE, ANTOINETTE.

ANDRÉ DUVAL.

Voilà notre aimable cantinière... (*Se levant.*) Hum!... (*Il s'essuie la moustache.*)

JEAN-CLAUDE, *à Michel.*

Ces anciens sont-ils peu sur leur bouche.

MICHEL, *la bouche pleine.*

C'est qu'ils sont pour la boisson, les ivrognes!...

JEAN-CLAUDE, *de même.*

Eh non! gueulard!... c'est le sexe... tiens! voilà le vieux Hurot qui se lève aussi...

ANDRÉ DUVAL.

Quelle est donc cette jolie fille que vous conduisez avec vous, mam'selle Julie?

JULIE.

C'est une jeune fermière belge qui ne trouve rien de si beau qu'une armée française... je lui ai offert ma compagnie afin qu'on la respecte et qu'elle puisse admirer à son aise.

ANDRÉ DUVAL.

Vous êtes une femme prudente, et elle une personne de goût... (*Il frise sa moustache.*)

JEAN CLAUDE, *à Michel, qui mange.*

Vois-tu! vois-tu!

ANDRÉ DUVAL, *à Antoinette.*

Eh bien! est-ce que le cœur vous dirait de vous enrôler parmi nous, ma jolie Belge?

ANTOINETTE, *à part.*

Oh! Belge si l'on veut... (*Haut.*) Oh! dam! monsieur le soldat, je ne demanderais pas mieux, mais c'est que je suis chez un bon vieux fermier qui m'a servi de père, et qui ne serait pas content si je le quittais...

ANDRÉ DUVAL.

Bon! vous reviendrez après la campagne... à moins que d'ici à quelque tems vous ne changiez d'avis.., hum!...

JULIE.

Allons! allons! monsieur André, je ne souffrirai pas que l'on compte fleurette à ma jeune amie... si elle quitte le brave homme qui a eu soin de son enfance, il ne faut pas qu'on puisse dire...

ANDRÉ DUVAL.

C'est juste! c'est délicat!... ah çà! mam'selle Julie, vous qui avez désiré revoir la guerre, la voilà qui commence.

JULIE.

Ça ne va pas mal... (*A Hurlot.*) Mais qu'est-ce que vous avez donc, mon vieux, on dirait que vous n'êtes pas content?

HURLOT.

Et on dirait juste... ce diable d'endroit me rappelle des souvenirs...

JULIE.

Waterloo!...

HURLOT.

Ne prononcez pas ce nom... c'est comme un boulet qui me frappe...

ANDRÉ DUVAL.

Eh bien! un boulet est le bien venu au champ d'honneur?... moi, j'aime à me rappeler mes campagnes... peut-être parce que j'en compte moins que Hurlot... mais n'importe, les jours de Leipsick et de Waterloo ne se reproduisent jamais mal devant moi...

JULIE.

C'est que ces journées malheureuses ne furent pas sans gloire pour l'armée...

ANDRÉ DUVAL.

Il s'en faut... tenez, mam'selle Julie, il me semble que Waterloo était hier... je faisais partie de la vieille garde et du peloton de Hurlot... ce pauvre Hurlot! s'est-il montré ce jour-là!...

JULIE.

Il y a sans doute gagné la croix?...

HURLOT.

Plus souvent! je l'avais à Austerlitz... deux blessures, c'est tout ce que m'a rapporté Mont-Saint-Jean.

JULIE.

Ce n'est déjà pas si mal.

HURLOT.

Bah!... ça été du bonheur inutile, la débacle est arrivée.

JEAN-CLAUDE, *à Hurlot.*

On dit, l'ancien, que vous avez été joliment trahis.

HURLOT.

Je t'en réponds... mais ça ne nous a pas empêchés de nous battre pendant deux jours, cinquante-sept mille hommes contre deux cent mille.

MICHEL.

Quatre contre un... c'était de la bêtise.

JEAN-CLAUDE.

Du tout... moi je me sens capable de me battre contre six Hollandais, ou six Prussiens, ou six Russes, ou six Autrichiens... à leur choix.

HURLOT.

En Italie, nous nous sommes souvent battus un contre six, et en Egypte un contre vingt.

MICHEL, *bas, à Jean-Claude.*

Est-ce que tu crois?...

JEAN-CLAUDE.

Pourquoi pas?

MICHEL.

Colas!...

JEAN-CLAUDE.

Colas?...

ANDRÉ DUVAL.

Et en France! (*Jean-Claude se retourne vivement vers lui.*) à Montmirail, à Saint-Dizier, au pont de Montereau, nous n'étions jamais qu'une poignée d'hommes contre des masses imposantes.

MICHEL.

V'là l'autre... (*Bas à Jean-Claude.*) Des colles! des paquets!

ANDRÉ DUVAL.

Mais c'est surtout à Mont-Saint-Jean que l'armée a fait son devoir.

JULIE.

Racontez-nous un peu quelque chose de cette grande affaire... nous sommes sur le champ de bataille, et ça sera de circonstance.

ANTOINETTE, *à André Duval.*

Contez, monsieur, contez, je m'intéresse bien à cette bataille.

ANDRÉ DUVAL.

Vrai! et pourquoi?

ANTOINETTE.

Oh! j'ai des raisons pour cela.

ANDRÉ DUVAL.

Votre amoureux sans doute y était?

ANTOINETTE.

Je n'ai pas d'amoureux.

ANDRÉ DUVAL.

(*A part.*) C'est une perle. (*Haut.*) Votre père, peut-être?...

ANTOINETTE.

Hélas!...

JULIE.

Pas de question! vous voyez bien que ça l'afflige.

ANDRÉ DUVAL.

Soit : je vais donc vous raconter la bataille.

JEAN-CLAUDE.

Bravo! un récit de bataille, ça nous bercera pour mieux dormir... (*Il va se coucher.*)

MICHEL.

Malhonnête! (*Lui donnant un coup de pied.*) Sacrée marmotte!

JEAN-CLAUDE.

Et ça nous fera faire des rêves de gloire que nous tâcherons de réaliser demain ou après. (*A Michel, qui se couche près de lui.*) (*A part.*) Attrape! (*Il lui donne un bon coup de poing sur la tête.*) Tu me paieras la marmotte.

(*Les soldats se rangent et s'établissent à leur bivouac.*)

ANDRÉ DUVAL.

Dis donc, Hurlot, si j'oublie quelque chose?...

HURLOT.

Je serai là! (*Il allume son brûle-gueule.*)

ANDRÉ DUVAL.

Nous occupions ce plateau, et l'empereur était là (*Il indique l'endroit*). Il y eut de bien beaux momens dans la journée; il fallait voir notre cavalerie, quand elle descendit toute entière dans la plaine, et combattit plusieurs heures contre l'armée ennemie... Tenez, c'est là-bas que ces pauvres Ecossais furent enfoncés par les cuirassiers du général Milhaut..... C'est de ce côté, près la ferme d'Hougoumont, que la division du général Foy détruisit une partie des gardes anglaises... C'est par ici, sur notre droite, que nous entendîmes les premiers coups de canon de Bulow... Nous repoussions l'ennemi et la victoire allait être à nous, lorsqu'à sept heures et demie, au lieu du maréchal Grouchy que nous attendions, nous fûmes abordés par le corps de Ziethen, et le village de la Haie fut enlevé.

JEAN-CLAUDE, *se levant.*

(*Brusquement.*) Ah! si je les tiens une fois ces Prussiens!...

ANDRÉ DUVAL.

La vieille garde, quoique désorganisée par la masse des fuyards et écrasée par le nombre de l'ennemi, combattit jusqu'à la fin. C'est alors que Cambronne, sommé de se rendre, fit cette réponse française : *La garde meurt et ne se rend pas.*

JEAN-CLAUDE.

Gueusards de Prussiens!... scélérats d'étrangers!...

HURLOT.

L'injure et les menaces ne conviennent qu'aux enfans..... gardons le silence, mais à la première affaire, que Waterloo soit notre cri de victoire, et que l'étranger qui l'aura entendu ne l'entende qu'une fois.

JEAN-CLAUDE, *tendant la main.*

C'est dit, mon ancien... Dieu ! à quel cauchemar je m'attends. (*Il s'endort; les autres soldats l'imitent.*)

JULIE.

Allons, monsieur Hurlot, ne pensons plus qu'à l'avenir, il promet d'être beau pour la France et pour nous.

HURLOT.

Je suis trop vieux pour compter beaucoup sur l'avenir..... Mais il y a peut-être parmi ces jeunes gaillards des Masséna, des Ney, des Augereau. Quant aux Napoléons... le moule est brisé... sa mère n'en fait plus. (*Il s'étend au bivouac.*)

JULIE.

Voulez-vous mon baril pour oreiller ?

HURLOT.

Pas si douillet... une goutte par exemple.

JULIE.

Volontiers. (*Elle verse à boire à André Duval et à Hurlot.*)

TOUS LES TROIS.

A la France !

ANDRÉ DUVAL, *à Antoinette.*

Vous nous ferez raison.

ANTOINETTE.

Avec grand plaisir; moi, j'aime la France de tout mon cœur.

HURLOT.

Maintenant, bonsoir.

JULIE.

Il est tems que je reconduise ma petite fermière.

ANDRÉ DUVAL.

Voulez-vous mon escorte ?

JULIE.

Et pourquoi ?... deux femmes n'ont rien a craindre au milieu d'une armée française.

ANDRÉ DUVAL.

Je crois bien, elles ont tout à espérer.

JULIE.

Mauvaise langue... vous mériteriez !... Bonne nuit ! (*Elle sort avec Antoinette.*)

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

TROISIÈME TABLEAU.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Les soldats s'étendent par terre, et s'endorment. Des nuages descendent sur le théâtre. L'on aperçoit l'ancienne armée qui combattit à Waterloo en rangées sans ordre à la droite du spectateur. La nouvelle armeé paraît en bataille sur la gauche. Les ombres des généraux entourent la grande ombre de Napoléon, et viennent avec lui couvrir le*

monument de Waterloo de drapeaux conquis sur les ennemis, et du drapeau national. — La diane bat. — Tous ces tableaux disparaissent. Les soldats se lèvent et prennent les armes.)

JEAN-CLAUDE, *se frottant les yeux.*

Tiens, c'est drôle, j'ai tout de même bien dormi.

HURLOT.

Eh bien! c'est bon signe, jeune homme, dormir avant une affaire, ça prouve qu'on a envie de bien se battre.

MICHEL, *bâillant.*

Alors nous nous battrons tous joliment.

ANDRÉ DUVAL.

Je l'espère ainsi pour mon compte, bien que mon sommeil ait été troublé par le rêve le plus extraordinaire... (*Les soldats se rapprochent.*) Figurez-vous que j'étais au milieu de vous, et qu'il me semblait que les morts de Waterloo sortaient de leurs tombeaux avec leurs beaux uniformes et leurs armes étincelantes... l'Empereur lui-même...

TOUS.

L'Empereur!

ANDRÉ DUVAL.

Oui, mes amis, j'ai vu sa grande ombre se diriger vers le monument élevé par nos orgueilleux vainqueurs, et le couvrir tout entier de notre glorieux drapeau tricolore.

HURLOT.

C'est dire qu'il ne faut plus qu'on le voie.

JEAN-CLAUDE.

C'est ça, démolissons tout, et en-bas le lion!

TOUS.

En avant! à-bas le lion! (*Les soldats se précipitent vers le monument.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, OFFICIERS ET GÉNÉRAUX.

LE GÉNÉRAL.

Soldats, où courez-vous?

HURLOT.

Mon général, nous allons dire deux mots au lion belge, et lui prouver que le coq gaulois a bec et ongles.

TOUS.

En avant! à-bas le lion!

LE GÉNÉRAL.

Qu'allez-vous faire, soldats? vous allez vous venger contre un monument insensible. On ne détruit un souvenir que par un souvenir; si le nom de Waterloo vous importune, faites-le oublier par celui d'Anvers; et d'ailleurs, Français, vous qui possédez dans votre capitale un monument élevé avec le bronze de toute l'Europe, est-ce bien à vous à envier la gloire de l'étranger? Si ce lion belge rappelle Waterloo, la colonne de la place Vendôme

retrace victorieusement Marengo, Austerlitz, Iéna, Wagram, et cent autres combats encore! Soldats, la Belgique, Anvers et la Prusse, peut-être, vont nous offrir de nobles champs de bataille. Marchons, mes enfans, et que le nom de notre chère patrie invoqué par nous à l'heure du combat, soit le signal de la victoire.

TOUS.

Marchons! en avant! vive la France!

FIN DU TROISIÈME TABLEAU ET DU PREMIER ACTE.

DEUXIÈME ACTE.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente l'intérieur de la ferme de la Belle-Alliance.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINETTE, NIÈVE.

ANTOINETTE, *à la fenêtre.*

Mon Dieu! que c'est beau!... Voilà la cavalerie maintenant. *(On entend les fanfares.)*

NIÈVE.

Oui, de beaux chevaux, ma foi!... Mon cousin le brasseur ne donnerait pas dix escalins du moins mauvais... Des chevaux affamés... comme leurs maîtres. *(Il mange avec avidité.)*

ANTOINETTE.

Ah! voilà l'arrière-garde!

NIÈVE.

Qu'est-ce que vous avez donc, mademoiselle Antoinette, vous êtes devenue toute rouge?

ANTOINETTE.

C'est un sergent de grenadiers qui vient de me saluer.

NIÈVE.

Un sergent! voyez-vous cela. Si vous ne vous mettiez pas à la fenêtre, ces choses-là n'arriveraient pas.

ANTOINETTE; *elle descend de la fenêtre.*

N'est-ce pas un bien gros malheur.

NIÈVE.

Je ne vois pas non plus que ce soit un bien gros bonheur... pour moi surtout.

ANTOINETTE.

Pour toi?... qu'est-ce que cela veut dire?

NIÈVE.

Pardieu! c'est assez clair; il ne doit pas être agréable pour moi qui vous aime, pour moi qui veux vous épouser, de vous voir courtisée par des sergens... et des Français encore!

ANTOINETTE.

Ah! tu m'aimes, et tu veux m'épouser!

NIÈVE.

Faites donc l'ignorante, comme si je ne vous avais pas dit la chose au moins cent fois.

ANTOINETTE.

Et moi, que t'ai-je répondu au moins autant de fois?

NIÈVE.

Vous! ah! vous m'avez dit que vous ne m'aimiez pas et que vous ne m'épouseriez pas.

ANTOINETTE.

Eh bien!

NIÈVE.

Oui, mais on ne fait guère attention à ce que disent les femmes, parce qu'elles changent si souvent... Ce qui importe, voyez-vous, c'est le consentement de M. Richard, not' maître... nous dépendons de lui tous deux, moi, comme garçon de ferme, vous, comme une orpheline trouvée sur le champ de bataille de Waterloo.

ANTOINETTE.

N'est il pas vrai qu'il m'a trouvée dans la position occupée par les Français?

NIÈVE.

Il vous a trouvée... c'est-à-dire nous vous avons trouvée, car j'étais à côté de lui, ici près, derrière la grosse haie qui borde la grange; la ferme était occupée en ce moment par les gardes anglaises.

ANTOINETTE.

Ce n'est pas vrai; je l'ai entendu dire vingt fois à M. Richard; la division du général Foy était alors maîtresse de la ferme.

NIÈVE.

Vous avez entendu dire; mais moi qui ai vu!

ANTOINETTE.

Tu louchais.

NIÈVE.

Ah! je louchais... parce que vous voulez être Française!

ANTOINETTE.

Oui, je le veux, et j'ai raison.

NIÈVE.

Comme si c'était quelque chose de si rare... ils sont trente-trois millions de Français.

ANTOINETTE.

En me comptant?

NIÈVE.

Eh! non.

ANTOINETTE.

Eh ! si ; ne vas-tu pas avoir l'insolence de me soutenir que je suis Anglaise, par hasard ?

NIÈVE.

Eh mais ! ce ne serait pas si bête ; les Anglais sont riches... les Anglaises sont belles femmes... les...

ANTOINETTE.

Mais toi, tu n'es qu'un imbécille, qu'un gourmand, qu'un paresseux, qu'un poltron...

SCÈNE II.

Les Precedens, RICHARD.

RICHARD.

Eh bien ! qu'est-ce que cela veut dire ?

NIÈVE.

C'est mademoiselle Antoinette qui parle...

ANTOINETTE.

C'est Niève qui m'accuse de ne pas être Française... N'est-ce pas, monsieur Richard, que je suis Française ?

RICHARD.

Oui, mon enfant, du moins toutes les probabilités sont en faveur de cette opinion ; je t'ai trouvée endormie dans un sac de grenadier, au moment où la division du général Foy venait de s'emparer de cette ferme... ta mère devait accompagner l'armée, et elle t'aura cachée vraisemblablement derrière notre grosse haie au moment du danger.

ANTOINETTE.

Et personne depuis n'est venu me réclamer ?

RICHARD.

Personne... tes malheureux parens ont sans doute péri dans cette affaire.

ANTOINETTE.

Il faut qu'ils soient morts... sans cela un père ou une mère français n'auraient pas abandonné leur enfant.

NIÈVE.

C'est ça qu'il n'existe pas à Paris un hospice des Enfans Trouvés, non !...

ANTOINETTE.

Monsieur Richard, vous allez peut-être me trouver ingrate, mais il faut que je vous quitte.

RICHARD.

Comment ! mon enfant ?

ANTOINETTE.

Pas pour long-tems... je reviendrai... mais il faut que je suive l'armée française.

NIÈVE.

Est-elle folle ?

RICHARD.

Suivre l'armée française!

ANTOINETTE.

Oui, j'ai remarqué des femmes, des vivandières, comme ils les appellent, à la suite de leurs régimens... Ma mère était sans doute une de ces braves et courageuses femmes, car le modeste berceau dans lequel on m'a trouvée...

NIÈVE.

Un sac de grenadier!

ANTOINETTE.

Me défend d'élever plus haut mon espoir; et d'ailleurs, que m'importe! j'aime mieux être la fille d'une vivandière française que celle d'une lady.

NIÈVE.

Oh! quelle bêtise!

RICHARD.

Que tu sois la fille d'une dame ou d'une pauvre diablesse, la chose a peu d'intérêt pour moi. Je t'ai élevée selon mes petits moyens et selon mon cœur; car je t'ai toujours traitée comme mon enfant.

ANTOINETTE, *dans ses bras.*

Oh! oui.

RICHARD.

Eh bien! continue à te croire telle; reste près de moi, épouse un honnête garçon...

NIÈVE.

Moi?

RICHARD.

Et vous me seconderez dans ma ferme, et je mourrai près de vous, qui me tiendrez lieu des enfans que j'ai perdus.

NIÈVE, *pleurant.*

Oh! ce bon M. Richard!... Allez, je vous jure que vous pouvez bien mourir tranquille, et quand vous voudrez; je serai un si bon fils... ou, si vous l'aimez mieux, un si bon gendre...

RICHARD.

Qui parle de toi, benêt?

NIÈVE.

Dam! puisque j'épouse Mlle Antoinette.

RICHARD.

Est-ce qu'elle veut de toi?

NIÈVE.

Comment! est-ce qu'elle veut de moi?... je veux bien d'elle.

RICHARD.

La belle raison!... tu es trop vieux.

NIÈVE.

Comment! trop vieux?

RICHARD.

Sans doute; tu as vu naître Antoinette.

NIÈVE.

Eh bien! je l'en aime depuis plus long-tems.

RICHARD.

Voilà justement le mal... Du reste, prononce, mon enfant... veux-tu épouser Niève?

ANTOINETTE.

Non, monsieur Richard... Niève est un bon garçon, mais je ne pourrais..... Je l'aime comme un frère aîné..... comme un oncle...

NIÈVE.

Pourquoi pas comme un grand-père?

ANTOINETTE.

Ce que je désire maintenant, c'est de suivre mes compatriotes; je vous jure que je reviendrai.

RICHARD.

Tu n'y penses pas, mon enfant; ce que tu demandes n'est pas raisonnable, et je ne puis consentir...

NIÈVE.

C'est ça, monsieur Richard, ne consentez pas.

SCÈNE III.

LES PRECEDENS, UN GARÇON DE FERME.

UN GARÇON.

Monsieur Richard, les voitures sont prêtes; nous partirons quand vous voudrez.

RICHARD.

Niève va vous accompagner au quartier-général de l'armée française...

NIÈVE, *à part.*

Plus souvent! me trouver avec des soldats. (*Haut.*) Not' maître, j'ai de l'ouvrage ici.

RICHARD.

Tu le feras demain.

NIÈVE.

Mais, not' maître, ça presse.

RICHARD.

Allons, tais-toi. Il faut que tu les accompagnes. J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour recevoir le prix de mes fournitures... Attends-moi ici, je vais vérifier mes envois. (*Aux garçons de ferme.*) Venez, vous autres! (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ANTOINETTE, NIÈVE.

NIÈVE.

Mon bon Dieu!... quel guignon!... ma mère m'a toujours prédit que les soldats me porteraient malheur.

ANTOINETTE.

Ça te fais donc bien de la peine d'aller au quartier-général de l'armée française?

NIÈVE.

Oh! je vous en réponds... j'ai si peur... de m'éloigner de vous.

ANTOINETTE.

Je t'accompagnerai si tu veux?

NIÈVE, *à part.*

Voyez-vous la ruse? pour revoir son sergent! (*Haut.*) Vous êtes bien bonne... certainement, votre compagnie... Mais je vous avouerai franchement que je préfère rester ici.

ANTOINETTE.

Eh bien! j'irai à ta place... propose-le à M. Richard.

NIÈVE, *à part.*

Y tient-elle. (*Haut.*) Ah bien oui! il me recevrait bien!... exposer une jeune fille au milieu d'un tas de mauvais sujets... car vous avez beau dire, les Français sont tous mauvais sujets...

LES GARÇONS DE FERME, *en dehors.*

Eh! Niève! eh! Niève!

NIÈVE.

J'y cours... mademoiselle Antoinette, j'vas tenter un dernier effort... Ne vous éloignez pas, je vous en prie, que je puisse encore vous dire un petit adieu avant de partir.

ANTOINETTE.

C'est bon, c'est bon.

SCÈNE V.

ANTOINETTE, *seule.*

Je n'entends plus les tambours... l'armée est déjà bien loin... il me semble que me voilà abandonnée... et Julie qui m'avait promis de venir me voir encore une fois.....

SCÈNE VI.

ANTOINETTE, JULIE.

JULIE.

Julie a toujours tenu sa parole.

ANTOINETTE, *avec joie.*

C'est elle!

JULIE.

Je suis entrée en amie... sans frapper... Eh bien! ma bonne petite compatriote, car d'après ce que vous m'avez raconté hier soir, je ne puis douter de votre origine, viendrez-vous avec moi?

ANTOINETTE.

Hélas! on me refuse!

JULIE.

C'est dépitant, morbleu! je vous avais déjà prise en affection, moi!... Et pourquoi donc ce vieux tyran de fermier vous défend-il cette petite promenade militaire?

ANTOINETTE.

Dam! il dit... il prétend.....

JULIE.

Il dit... il prétend... Est-il votre père?...

ANTOINETTE.

Non...

JULIE.

Eh bien ! il n'a le droit ni de rien dire, ni de rien prétendre.

ANTOINETTE.

C'est vrai. Qu'est-ce que je lui demande à M. Richard... je suis convaincue que j'ai des amis, des parens en France... pourquoi veut-il s'opposer à un désir si naturel de retrouverma famille?... Dans le fait, je suis libre, et...

JULIE.

Certainement, et vous pouvez me suivre si vous voulez..... Oui, vous le pouvez sans doute... mais vous ne le devez pas... M. Richard n'est pas votre père, mais il vous a élevée comme si vous étiez sa fille, et vous ne lui devez que plus de reconnaissance, plus d'amitié... ça serait mal récompenser le bon vieux fermier que de le quitter, et surtout sans rien lui dire.

ANTOINETTE.

Je resterai, mais je serai malheureuse.

JULIE.

Non, non, je vais trouver M. Richard... je lui parlerai... c'est un brave homme, et je ne doute pas qu'il ne vous permette de m'accompagner. Venez... Allons, allons, consolez-vous... je reviendrai, et je parlerai de vous... je chercherai vos parens... les amis de votre famille... (*Elle la console.*)

ANTOINETTE.

Venez, je vais vous donner par écrit tous les détails que j'ai pu recueillir... la moindre circonstance peut servir... (*Elle entre avec Julie dans la chambre à droite.*)

SCÈNE VII.

JEAN-CLAUDE, MICHEL.

JEAN-CLAUDE, *ouvrant la fenêtre.*

Je te dis que la jeune fille demeure ici.

MICHEL.

Je te dis que le mouton que j'ai poursuivi est entré dans la porte à côté... ça se voit de reste, un mouton ne s'envole pas par une fenêtre.

JEAN-CLAUDE.

Es-tu bête avec ton mouton... (*A part.*) Si je pouvais la voir.

MICHEL, *à part.*

Si je le tenais seulement par la queue.....

JEAN-CLAUDE.

Chut!... j'entends du bruit. Si c'était elle !

MICHEL.

Si c'était lui ! tiens, cachons-nous derrière cette porte. (*Ils se retirent.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, *cachés;* ANTOINETTE, JULIE, NIEVE.

NIÈVE.

Oui, mam'selle Antoinette, c'est comme je vous le dis.

JULIE.

C'est bon, laisse-nous tranquille.

NIÈVE.

Je ne vous parle pas, à vous.

JULIE.

Hein!

NIÈVE.

Je dis que je n'ai pas l'honneur de vous adresser la parole.

JULIE.

Tu fais bien.

NIÈVE.

Mais je répète à Mlle Antoinette qu'elle ne peut pas sortir, et qu'elle ne sortira pas. M. Richard l'a bien défendu.

JULIE.

Tu es un menteur, je viens de voir M. Richard avant son départ pour Bruxelles, et il consent à ce qu'Antoinette m'accompagne.

NIÈVE.

Il y consent!... mais moi je n'y consens pas.

JULIE.

Si nous le voulions, ce ne serait pas toi qui nous arrêterais. (*Elle fait quelques pas menaçans vers lui.*)

NIÈVE.

Au secours! eh! Pierre! Laurent!... eh! les autres!

SCÈNE IX.

LES PRÉCEDENS, GARÇONS DE FERME.

NIÈVE.

Ah! ah! maintenant nous sommes en force.

JEAN-CLAUDE, *paraissant avec Michel.*

Pas tant que vous croyez... Voyons, détachons-en un peu. (*Il met le briquet à la main.*)

JULIE.

Pas de gestes, les enfans, nous sommes ici en pays d'amis; faut être sages.

ANTOINETTE, *aux Garçons de ferme.*

Allons, mes amis... partons, je vous accompagnerai.

JEAN-CLAUDE.

Et nous vous escorterons.

JULIE.

Et toi, tu garderas la maison.

NIÈVE.

Merci ! (*Ils partent tous. Les soldats se moquent de Niève.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une grande rue de Bruxelles, près du parc. — Il est nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Au lever du rideau la garde civique de Bruxelles paraît et se place à l'un des côtés de la grande rue.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCEDENS, NIÈVE, RICHARD, UN BOURGEOIS DE BRUXELLES.

NIÈVE.

Dieu ! que c'est beau ! je n'avais jamais vu Bruxelles aussi bien éclairé.

RICHARD.

C'est qu'il n'y entre pas tous les jours une armée française comme libératrice.

NIÈVE.

Comment ! not'maître, vous croyez donc que les Français battront les zHollandais.

RICHARD.

Qui en doute ?

UN BOURGEOIS.

Vous arrivez du dehors, monsieur, et peut-être du côté de l'armée française.

NIÈVE.

Tout juste.

RICHARD.

Nous avons suivi la route militaire.

LE BOURGEOIS.

Pouvez-vous me dire si l'armée est encore loin ?

RICHARD.

A dix minutes de la Porte-de-France.

LE BOURGEOIS.

Ah mon Dieu ! c'est à peine si j'aurai le tems d'aller chercher ma femme et mes filles pour les bien placer... Au revoir, mes amis... (*Il s'éloigne en courant. — On entend le tambour dans le lointain.*)

NIÈVE.

Voilà les Français... Venez, venez, not'maître, je vas bien

vous faire placer de manière à ce que nous pourrons voir le régiment, et M[lle] Antoinette qui doit le suivre... Venez, venez.

SCÈNE III.

Entrée des premières divisions de l'armée française.

SCÈNE IV.

NIÈVE, RICHARD, UN BOURGEOIS DE BRUXELLES, UN OFFICIER DES GARDES CIVIQUES.

NIÈVE, *pleurant.*

Hi! hi! ho! ho!

RICHARD.

Qu'as-tu donc à pleurer?

NIÈVE.

Ho! ho! hi! hi! monsieur Richard, j'ai aperçu M[lle] Antoinette, elle marche avec les grenadiers, j'ai voulu lui parler, elle ne m'a pas tant-seulement regardé.

UN BOURGEOIS.

Il faut convenir que l'armée française observe une discipline admirable.

RICHARD.

Elle paie partout comptant ce qu'elle consomme; je viens d'être soldé, en belle monnaie française, de toutes les fournitures que j'ai faites... et l'on ne m'a pas chicané sur mes livraisons.

NIÈVE.

Si-fait, not'maître, si-fait; on nous a dit qu'il y avait six bottes de foin de trop; de même qu'on les a remises presque de force sur ma voiture.

LE BOURGEOIS, *en riant.*

Ce sera la première fois que l'entrée des troupes étrangères aura causé d'aussi grands malheurs.

L'OFFICIER DES GARDES CIVIQUES.

L'enthousiasme des jeunes Français est ce qui m'a le plus frappé. Que d'ardeur! jamais armée ne put se montrer mieux disposée pour la guerre et pour la victoire.

LE BOURGEOIS.

Les Hollandais n'ont qu'à bien se défendre.

L'OFFICIER DES GARDES CIVIQUES.

Il est à regretter que l'armée belge ne puisse se joindre à ses alliés; toute la gloire sera pour les Français.

NIÈVE.

Pourvu que tout le profit nous reste.

RICHARD.

Veux-tu bien te taire! si quelque Français pouvait t'entendre, il aurait une belle opinion de nos compatriotes.

SCÈNE V.

LES PRECEDENS, GROUPES DE JEUNES GENS MÊLÉS AU PEUPLE.

TOUS.

Vive Léopold ! vive la reine !

L'OFFICIER DES GARDES CIVIQUES.

Aux armes ! (*Les gardes civiques se mettent sous les armes. — Une députation de jeunes filles, portant des corbeilles de fleurs, s'avance au-devant de la reine et du roi. — Le corps municipal va au-devant de LL. MM. Belges.*)

SCÈNE VI.

Entrée du roi et de la reine, qui se placent au balcon du palais, au milieu des vivat.

SCÈNE VII.

LES PRECEDENS, UN OFFICIER DE L'ETAT-MAJOR BELGE.

L'OFFICIER.

Sire, le deuxième corps d'armée entre en ce moment dans Bruxelles; S. Ex. le maréchal commandant le précède avec son état-major et vient rendre visite à V. M.

SCÈNE VIII.

LES PRECEDENS, LE MARECHAL, ETAT-MAJOR FRANÇAIS.

(*Le maréchal descend de cheval; le roi l'invite à prendre place au balcon.*)

LA MILICE BELGE ET LE PEUPLE.

Vivent les Français ! vive la reine !

Entrée du deuxième corps d'armée au milieu des acclamations générales.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU ET DU SECOND ACTE.

TROISIÈME ACTE.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente une place d'Amsterdam, à laquelle aboutissent plusieurs canaux. On aperçoit dans le lointain divers édifices publics, entre autres la Bourse. — Il est six heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Une patrouille traverse le théâtre, et rencontre un officier de marine escorté de plusieurs matelots.*

LE CHEF DE LA PATROUILLE.

Qui vive!

L'OFFICIER DE MARINE.

Orange! Guillaume pour toujours!

LE CHEF DE LA PATROUILLE.

Où allez-vous donc si matin, mon officier?

L'OFFICIER DE MARINE.

Je vais porter l'ordre au capitaine du port de mettre l'embargo sur tous les navires français.

UN GARDE DE NUIT, *traversant la scène.*

Il est six heures! Priez Dieu pour le roi. (*Il disparaît.*)

TOUS.

Vive le roi Guillaume!

L'OFFICIER DE MARINE.

Déjà six heures, et les laitières ne sont point arrivées : si elles tardent encore, les ménagères de nos graves menhers vont crier qu'une révolution est sur le point d'éclater en Hollande. (*On entend dans le lointain des voix de femmes.*) Par bonheur les voici! Diable! c'est que leur arrivée importe à la tranquillité de la ville. (*Il disparaît.*)

SCÈNE II.

(*Les laitières, chargées de leurs pots au lait, entrent bruyamment en scène, les unes débarquent, les autres accourent par les avenues de la place.*)

MARIE.

Ah mon bon Dieu! sommes-nous en retard!

GOTHO.

Aussi c'est ta faute. Tu n'en finissais pas d'interroger le gros Jenker sur les mouvemens des Français. Qu'est-ce que ça nous fait à nous les Français! c'est pas eux qui nous achèteront notre lait ou qui nous empêcheront de le vendre.

MARIE.

Jour de Dieu! es-tu peu patriote! n'as-tu donc pas entendu mon mari nous répéter vingt fois que si les Français avancaient on ouvrirait les écluses pour submerger le pays.

GOTHO.

Ah bah! ton mari, parce qu'il est gardien d'une des digues, il fait ses embarras. Voyez un peu la belle avance de noyer tout un canton pour mouiller quelques Français.

MARIE.

Le gouvernement a donné des ordres, et nous devons y obéir nous autres fonctionnaires publics.

GOTHO.

Nous autres fonctionnaires publics! En a-t-elle plein la bouche..... Tiens! voilà le fonctionnaire public qui vend son lait comme les autres... Venez, venez, ma pratique.

(*Entrée de servantes et de bonnes femmes qui viennent prendre leur lait. Quelques vieux garçons achètent le déjeûner accoutumé.*)

SCÈNE III.

LES PRECEDENS, M. VANBUSE.

GOTHO.

Par ici, monsieur Vanbuse, par ici... Est-ce que vous voulez changer votre laitière? J'ai votre petit pot de crême; la crême des crêmes : c'est la traite de ma noire.

VANBUSE.

Non, Gotho, non, ma belle laitière, je ne vous ferai pas d'infidélité; mais comme j'ai un neveu qui demeure à Mulbourg, et...

MARIE, *s'avançant.*

J'en suis, moi, de Mulbourg, mon bon monsieur Vanbuse. Mon mari est l'un des gardiens de la digue, un des notables du pays, et si vous désirez savoir quelque chose... Voyons, de quoi qui s'agit?

VANBUSE.

C'est de mon neveu...

MARIE.

Vot' neveu! ah! il se porte très-bien. Par exemple, les Belges lui ont pris la moitié de la récolte de sa ferme de Berkeim, et les soldats du roi Guillaume (que Dieu bénisse), lui ont enlevé le reste par voie de réquisition.

VANBUSE.

Ah le malheureux!... il est ruiné!

MARIE.

Mais non, mais non! tout lui sera payé aussitôt que les Français auront été battus et renvoyés.

GOTHO.

Ah ben! il ne risque rien que d'attendre!

VANBUSE.

A propos de Français ! est-ce qu'ils s'avancent sérieusement ?

GOTHO.

Dam ! je ne sais pas si c'est pour rire ; mais on nous a rapporté qu'ils marchaient avec des obus et des canons.

VANBUSE.

Pour incendier Amsterdam ! les brigands !

MARIE.

Incendier Amsterdam ! et les écluses dont mon mari est le gardien... cric, crac, deux tours de robinet, et les Français, leurs obus et leurs canons, tout est sous l'eau.

GOTHO.

Elle est étonnante avec les robinets de son mari, elle les met toujours en avant.

VANBUSE.

Ah mon Dieu ! ah mon Dieu ! tout cela ne me rassure guère ! Dans quel tems vivons-nous ! tems de guerre, de peste, d'invasion, de submersion et de choléra !

SCÈNE IV.

LES PRECEDENS, DUPUIS, *capitaine de vaisseau marchand français;* MATELOTS.

DUPUIS, *entrant.*

Hohé ! hohé ! les enfans, à bord.

UN MATELOT.

Capitaine, est-ce que nous retournons en France ?

DUPUIS.

Oui, mon garçon, dans deux heures nous lèverons l'ancre, et en route pour Bordeaux. Hohé ! hohé ! les autres ! arrivez donc !

GOTHO.

Monsieur le capitaine voudrait-il prendre une tasse de crême... il n'y a rien de bon comme ça le matin.

DUPUIS.

De la crême ! pouah ! dans votre maudit pays de brouillards, il y aurait de quoi faire venir des grenouilles dans l'estomac... non, non, point de laitage, mais, en revanche, un bon coup d'eau-de-vie de mon pays. (*Il boit.*) Une goutte, la petite mère ?

GOTHO.

Bien volontiers ! (*Elle boit.*) Tiens ! c'est meilleur que le genièvre !

DUPUIS.

Je le crois parbleu bien... il y a du soleil là-dedans !

MARIE.

Comment peux-tu offrir de la crême à un Français, et encore bien plus boire de sa liqueur !

GOTHO.

Eh bien ! où est le mal ?

MARIE.

S'il m'avait demandé de la crême, je ne lui aurais donné que du lait, et encore fièrement coupé.

GOTHO.

Ah! mais toi t'es la femme d'un fonctionnaire public, c'est différent.

DUPUIS, *à ses matelots.*

Etes-vous tous là?... en marche, et à bord, et vivement; on ne saurait s'éloigner trop gaîment du pays des marécages et du laitage. (*Les matelots s'éloignent en chantant.*)

SCÈNE V.

LES PRECEDENS, LE BOURGMESTRE DE MULBOURG.

LE BOURGMESTRE.

Et où allez-vous donc, mes maîtres?

DUPUIS.

Parbleu! vous le voyez bien, nous allons nous embarquer pour la France.

LE BOURGMESTRE.

Impossible, mes maîtres, impossible!

DUPUIS.

Impossssible, et pourquoi?

LE BOURGMESTRE, *avec suffisance.*

Pourquoi?... parce que *nous* ne voulons pas le permettre.

DUPUIS, *s'avançant.*

Nous? est-ce toi, par hasard?

GOTHO.

Eh! prenez donc garde, monsieur le capitaine, c'est le Bourgmestre de notre village.

MARIE.

Au secours! au secours! les Français veulent tuer notre bourgmestre!

DUPUIS.

Allons, allons! du calme, mes poulettes; on ne lui fera pas de mal à votre bourgmestre.

LE BOURGMESTRE.

Du mal, je le crois bien; c'est que je vous déclare que je ne le souffrirais qu'avec peine... Bonjour, Gotho... bonjour, dame Marie... Eh bien! la vente a-t-elle été?

MARIE.

Assez bien; mais comment se fait-il que vous soyez ici, monsieur le Bourgmestre? Est-ce que vous êtes venu pour prendre des ordres relativement aux écluses?

LE BOURGMESTRE, *mystérieusement.*

Chut! (*Bas.*) Précisément. Je viens savoir quel jour et à quelle heure je dois noyer toute l'armée française par l'entremise de votre mari.

DUPUIS.

Vous dites donc, mon brave bourgmestre, que nous ne pouvons mettre à la voile.

LE BOURGMESTRE.

Oui, monsieur le Français.

DUPUIS.

Et vous ne connaissez pas d'autre obstacle que votre volonté ?

LE BOURGMESTRE.

Non, monsieur, *notre volonté*, c'est-à-dire celle de l'autorité dont je suis membre, et celle du roi dont je suis le représentant pour le canton de Mulbourg.

DUPUIS.

Comment! l'embargo serait il mis sur les navires français ?

LE BOURGMESTRE.

C'est vous qui l'avez dit en propres termes.

DUPUIS.

Mille tonnerres! c'est une injustice! Mes commettans, qui sont de braves négocians de Bordeaux, ne peuvent souffrir de vos querelles avec les Belges... Disputez-vous pour des fromages, des patates de la choucroute ou de la bière, mais laissez en paix les gens qui vendent du saint-émilion, du château-margot et du cognac.

LE BOURGMESTRE.

Laissez-nous Anvers.

DUPUIS.

Sachez le garder.

LE BOURGMESTRE.

C'est bien facile à dire ; vous venez l'assiéger avec huit cent mille hommes.

DUPUIS.

Huit cent mille hommes, vous riez ?

LE BOURGMESTRE.

Oh que non! je suis bien informé ; depuis votre révolution d'ailleurs on ne se bat plus qu'avec huit cent mille hommes, et cela est désastreux... Mais, au reste, votre armée ne sera pas long-tems à craindre.

DUPUIS.

Vous croyez cela ?

LE BOURGMESTRE.

Oui ; nous avons un moyen, nous avons même deux moyens de l'exterminer.

MARIE.

J'en connais un, moi.

DUPUIS.

Les écluses... les Français savent nager.

LE BOURGMESTRE.

Mais savent-ils sauter ?

DUPUIS.

Ils font souvent sauter les autres.

LE BOURGMESTRE.

Cette fois ce sera leur tour.

DUPUIS.

Expliquez-vous.

LE BOURGMESTRE.

Volontiers; je le puis sans nous compromettre, attendu que je vous regarde comme notre prisonnier, et que, par conséquent, vous n'aurez pas le tems d'avertir vos compatriotes de la réception que nous leur préparons... Voici la chose... Nous laissons tranquillement arriver vos huit cent mille hommes sur la brèche; mais comme Anvers est miné, et que nous y avons caché huit cents milliers de poudre, juste une livre par homme, vous comprenez facilement qu'en mettant le feu... patatras!...

DUPUIS, *riant.*

Ah! ah! ah! huit cent mille hommes et huit cent milliers de poudre... ah! ah! ah!... (*Les matelots imitent sa gaîté.*)

LE BOURGMESTRE, *à Marie.*

Je vois qu'ils préfèrent la mine à l'inondation; j'en suis fâché pour votre mari, mais je crois que, par humanité, on accordera la mort qu'ils préfèrent à ces pauvres diables.

DUPUIS.

Adieu, brave et digne bourgmestre.

LE BOURGMESTRE.

Quoi! vous voulez partir! je vous ai déjà dit que c'était impossible!...

DUPUIS.

Je vais trouver votre roi, et s'il est digne de son rang et honnête homme, comme je le crois, il laissera mon vaisseau quitter un pays qui, je le jure bien, ne me reverra plus. (*A ses matelots.*) Enfans, rendez-vous à bord, et que tout soit prêt pour le départ. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

LE BOURGMESTRE.

On a bien raison de dire que les Français ont la tête légère; en voilà un qui ne comprend rien à rien... Je vais le suivre... (*Il est arrêté par les cris de :* A mort! à mort, l'espion.)

MARIE.

Ah bon Dieu! des matelots et des gens du peuple courent en foule après un homme.

GOTHO.

Le malheureux vient de ce côté... Sauvons nous, commères, il va y avoir du grabuge.

LE BOURGMESTRE.

Je me retire aussi, il ne faut pas que l'autorité soit compromise. (*Ils se retirent de divers côtés.*)

SCÈNE VII.

MATELOTS, PEUPLE, UN ÉTRANGER.

TOUS.

A mort l'espion! à mort le Belge! au canal! au canal!

L'ÉTRANGER.

Je ne suis point un espion, je suis négociant.

TOUS.

A mort! à mort, au canal!

L'ÉTRANGER.

J'ai des amis dans cette ville qui répondront de moi.

UN HOMME.

Point de phrases!... Es-tu Belge?

L'ÉTRANGER.

Je ne renierai pas mon pays.

L'HOMME.

Vous entendez, il avoue.

TOUS.

A mort! à mort l'espion! au canal, le Belge! au canal! (*Ils vont pour se precipiter sur l'Étranger.*)

L'HOMME.

Un moment, il faut des formes; comme nous sommes tous chrétiens, nous accorderons deux minutes à cet homme pour recommander son ame à Dieu... Dick, tire ta montre (*à l'Étranger*) et toi, à genoux.

L'ÉTRANGER.

Eh quoi! n'entendrez-vous pas la voix de l'humanité et celle de la justice?

L'HOMME.

Le tems se passe.

DICK.

Une minute.

L'HOMME.

Allons, Dick, tu avances. (*L'Étranger se met à genoux, et prie. Silence général.*)

DICK.

Les deux minutes sont écoulées.

TOUS.

A mort! à mort! au canal! (*Ils vont pour jeter l'Étranger dans le canal. — Le tambour se fait entendre dans le lointain.*)

L'HOMME.

Le roi!

TOUS.

Le roi! (*Ils déposent l'Étranger, et s'arrêtent.*)

SCÈNE VIII.

LES PRECEDENS, LE ROI, SUITE DU ROI.

LE ROI.

Pourquoi ces cris de mort! quel est cet homme?

L'HOMME.

Sire, c'est un espion, c'est un Belge.

LE ROI.

Qui le prouve?... et c'est vous qui l'accusez, qui le jugez et

qui alliez-vous rendre ses bourreaux, malheureux! Est-ce par de semblables excès que vous prétendez honorer et défendre la patrie?... De grands dangers nous menacent, mais soyez sûrs qu'un peuple qui défend chez lui une bonne cause, ne succombe jamais. Mes amis, ennoblissons notre résistance à la première puissance du monde ; faisons dire aux Français : Les Hollandais ont été dignes de nous... Relâchez cet homme, et qu'il soit à l'instant conduit chez le magistrat pour que justice lui soit rendue... Allez. (*On exécute les ordres du roi.*)

TOUS.

Vive Guillaume! qu'il soit notre roi pour toujours!

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente l'intérieur du palais du roi Guillaume, à Amsterdam.— Au fond, un grand escalier praticable.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CAPITAINE DUPUIS, LE BOURGMESTRE, UN HUISSIER DE LA CHAMBRE DU ROI.

LE BOURGMESTRE.

Il est bien heureux pour vous que je vous aie rencontré. Je vous guiderai dans la démarche audacieuse que vous allez faire; je vous sauverai quelques imprudences, quelques folies.

DUPUIS.

Des folies!

LE BOURGMESTRE.

Ah! vous autres Français, vous n'en faites point, n'est-ce pas? Voyons, mon cher ami, dites-moi un peu comment vous allez vous y prendre pour aborder le roi, et lui demander la libre sortie de votre vaisseau?

DUPUIS.

Comment je m'y prendrai! eh! tout naturellement, parbleu!

L'HUISSIER.

Monsieur, on ne jure point dans le palais du roi.

DUPUIS, *à part.*

J'entends, les grands ont seuls le monopole de la colère..... chez eux, soit... mais je n'y demeurerai pas long-tems, et une fois sur mon bord... Charbonnier est maître chez lui, morbleu!

L'HUISSIER.

Encore!

DUPUIS.

Chut! c'est bon... on se taira.....

LE BOURGMESTRE.

Mon cher ami, vous finirez par vous attirer quelque méchante affaire.

DUPUIS.

Si je pouvais vous envoyer au diable !...

LE BOURGMESTRE.

Ne vous gênez pas... il y a ici près un poste de grenadiers, et une prison pour les tapageurs.

DUPUIS, *à part.*

Bourgmestre, mon mignon, tu me le paieras.

LE BOURGMESTRE.

Je disais donc... où en étais-je ?

DUPUIS, *à part.*

Repêche-toi si tu peux.

LE BOURGMESTRE.

Ah!... je vous demandais donc de quelle manière vous parleriez au roi ?

DUPUIS, *brusquement.*

Je vous l'ai dit.

LE BOURGMESTRE.

C'est vrai... Mais, permettez-moi de vous le déclarer, vous m'avez dit une vraie bêtise...

DUPUIS, *le menaçant.*

heim !

LE BOURGMESTRE.

Doucement! silence ! vous savez qu'on ne jure pas, et qu'on se bat encore moins dans le palais du roi.

DUPUIS, *à part.*

Qui me débarrassera donc de ce diable d'homme. (*Haut.*) Ah ! voici le consul de France.

SCÈNE II.

LES PRECEDENS, LE CONSUL DE FRANCE.

DUPUIS, *allant au-devant du Consul.*

Monsieur le Consul !...

LE CONSUL.

Ah! c'est vous, capitaine Dupuis ; vous venez sans doute au palais pour l'embargo mis sur votre navire ?...

DUPUIS.

C'est la vérité, monsieur le Consul ; il faut que je parte pour la France avec la marée de ce soir ; vous voyez qu'il ne me reste pas beaucoup de tems pour obtenir justice.

LE CONSUL.

Que ne vous adressiez-vous à moi ?

LE BOURGMESTRE.

C'eût été plus régulier... c'est ce que j'allais lui dire...

DUPUIS.

Ma foi ! monsieur le Consul, j'ai agi comme nos marins, qui, lorsque viennent bourrasques et tempêtes, s'adressent plutôt au bon Dieu qu'aux saints.

LE BOURGMESTRE.

Ce capitaine est un vrai loup de mer,

LE CONSUL, *souriant.*

Malgré votre oubli, capitaine, oubli dont je ne puis être jaloux, je veux me charger de plaider votre cause auprès du roi.

DUPUIS.

Ah, monsieur le Consul, que de bonté!

LE CONSUL.

Je ne fais que mon devoir; je suis ici pour défendre le commerce et les intérêts privés du premier peuple de l'univers : attendez-moi ici, je vais monter chez le roi et lui parler à lui-même.

DUPUIS.

Monsieur le Consul, dites-lui bien que je suis pressé, et que le vent et la marée n'attendent personne.

LE CONSUL.

Soyez tranquille, capitaine, je dirai ce qu'il faut dire.

DUPUIS.

Surtout, parlez-lui ferme et haut.

LE CONSUL.

Oui, capitaine, je parlerai haut, car ma voix sera celle de la France, et j'espère qu'elle sera entendue. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LE BOURGMESTRE, LE CAPITAINE, L'HUISSIER.

LE BOURGMESTRE.

Mon cher ami, voilà un homme qui va gâter vos affaires... chargez-moi plutôt de présenter votre humble supplique...

DUPUIS, *impatienté.*

Eh laissez-moi en repos!... (*A l'huissier.*) J'espère que cela n'est pas jurer?

LE BOURGMESTRE.

Ces Français ont tous les défauts : colères, entêtés, brouillons, et ils croient prendre Anvers!... J'ai envie de parler à sa majesté de mon petit projet d'inondation

SCÈNE IV.

LES PRECEDENS; LE PRINCE FREDERIC, GENERAUX, OFFICIERS, ETUDIANS DES UNIVERSITES DE LEYDE ET DE BREDA.

LE PRINCE, *aux généraux et officiers.*

Oui, messieurs, vos vœux et vos sentimens sont ceux de braves soldats et de sujets loyaux. Je suis fier de me voir à votre tête, et je suis heureux de pouvoir vous présenter au roi. (*Aux étudians.*) Vous, mes jeunes amis, vous me suivrez aussi; sa majesté sera touchée de votre zèle et de votre patriotisme, et elle vous accordera, j'en suis certain, la permission que vous sollicitez si ardemment de vous jeter dans Anvers; vous y com-

batirez, sous les ordres de l'intrépide Chassé, les ennemis de la patrie, quels qu'ils soient!

TOUS.

Oui, quels qu'ils soient!

LE BOURGMESTRE, *à part, au capitaine.*

Vous l'entendez, on ne craint guère votre armée!

DUPUIS, *à part, au Bourgmestre.*

Allez, elle en a bien le double et le triple à votre service.

L'HUISSIER, *au prince.*

Monseigneur, votre altesse royale me permettra de lui dire que sa majesté va traverser cette galerie pour se rendre au conseil.

LE PRINCE.

Eh bien! nous l'attendrons.

SCÈNE V.

LES PRECEDENS; BOURGEOIS ET NEGOCIANS D'AMSTERDAM.

TOUS, *en dehors.*

Orange! Orange! (*En entrant.*) La guerre! la guerre! et Guillaume pour toujours!

LE PRINCE.

Messieurs, que signifie?...

UN NÉGOCIANT.

Monseigneur, une armée ennemie vient d'investir Anvers et de tirer les premiers coups de canon sur la citadelle; l'honneur national exige une éclatante réparation... Nous venons demander la guerre au roi, et nous lui offrirons en même tems les moyens de la faire.

TOUS.

Oui, oui, vive Guillaume!

L'HUISSIER.

Messieurs, le Roi!

TOUS.

Orange! Orange! Guillaume pour toujours!

SCÈNE VI.

LES PRECEDENS, LE ROI, L'AMIRAL HOLLANDAIS, SUITE DU ROI, LE CONSUL FRANÇAIS.

TOUS.

Sire! sire! la guerre! la guerre!

LE ROI.

Que me demandez-vous, messieurs! savez-vous que nous pouvons embraser l'Europe?

LE PRINCE.

Sire, Anvers est investi, et les boulets français sillonnent déjà la citadelle. On dit plus, on assure que, sans respect pour la neutralité promise, l'ennemi a envahi le territoire hollandais, sous prétexte de s'emparer des digues et de sauver le pays.

LE ROI.

Monsieur l'Amiral, vous allez mettre à la voile sur-le-champ, et si vous trouvez l'ennemi sur notre territoire, vous débarquerez des troupes et vous romprez les digues à coups de canon. (*L'Amiral sort.*) Mais ces nouvelles ne me sont point encore parvenues; je vais me rendre au conseil et les demander.

LE CONSUL, *bas au capitaine.*

Je n'ai pu parler au roi, je vais essayer encore.

DUPUIS, *de même.*

Voyez, il se retire. (*Haut.*) Sire, justice!

LE ROI, *s'arrêtant.*

Qui la demande?

DUPUIS.

Un Français!

TOUS, *avec menace.*

Un Français!

DUPUIS.

Messieurs, vous me regardez bien!... vous croyez sans doute me reconnaître! Il est vrai que je suis déjà venu une fois dans votre pays, et cette fois c'était avec Pichegru...

TOUS.

L'insolent! il nous brave.

LE ROI.

Silence! Un Français demande justice, dit-on?

LE CONSUL.

Oui, sire, il la demande par la voix du consul de France. Sire, la France marche en tête de la civilisation européenne, et votre majesté gouverne un peuple policé. Nous ne sommes plus au tems où la guerre était une haine, où l'on se battait pour détruire; si l'on peut se battre encore de nos jours, ce sera pour assurer la liberté d'un peuple, et pour conquérir une paix durable. Sire, les vaisseaux hollandais entrent et sortent librement dans les ports de France, pourquoi les vaisseaux français ne jouiraient-ils pas de la même tolérance dans les ports de la Hollande? Je réclame cette réciprocité, et je la réclame comme une justice et comme un droit.

LE PRINCE.

Comme un droit!... quelle audace!...

(*Tous murmurent.*)

LE BOURGMESTRE, *à part, au capitaine.*

Mon cher, attendez-vous à la prison.

LE ROI.

Messieurs, le consul de France a raison; le commerce est le lien des nations (*au Consul*), et vous m'avez bien jugé en croyant que je ne le romprais pas. (*Au capitaine.*) Capitaine, vous pouvez partir, la mer est libre. Allez, retournez en France, et dites à vos compatriotes que Guillaume ne sait pas faire la guerre en Vandale.

DUPUIS.

S'il en est ainsi, vive Guillaume! (*Il dit adieu au Consul et s'éloigne. L'huissier remet au Roi des papiers.*)

LE ROI.

Messieurs, les nouvelles sont vraies. Le canon gronde sur Anvers, et la flotte française est déjà dans les eaux de la Hollande.

TOUS.

La guerre! la guerre!

LE PRINCE.

C'est le vœu de l'armée, c'est celui de ces braves jeunes gens, qui renoncent à leurs études pour défendre la patrie.

LE ROI.

Mes amis, la gnerre est un impôt cruel.

TOUS.

Sire, nous vous offrons nos enfans, notre fortune.

UN NÉGOCIANT.

Ouvrons un emprunt de cent millions!

TOUS.

C'est cela.

UN BOURGEOIS.

Je souscris pour cinq cent mille florins.

UN NÉGOCIANT.

Moi pour trois cent mille.

UN AUTRE.

Moi pour deux cent cinquante mille.

D'AUTRES.

Nous pour cent mille, pour cinquante mille, pour quatre-vingt mille.

LE ROI.

Mes amis, j'imiterai votre noble exemple. Je donne à la patrie quinze millions; ce sont les restes de ma fortune particulière. Allons, mes enfans, suivez-moi, traversons la ville en appelant tous les citoyens à la défense de la patrie; les pères m'accompagneront à la bourse, pour m'aider à remplir l'emprunt national; les enfans se rangeront près de mes fils, et iront se réunir à notre brave armée... Soldats et citoyens, nous ferons tous notre devoir, et nous prouverons à l'Europe, en conquérant l'estime de nos vaillans ennemis, qu'un peuple qui combat unanimement pour son honneur et son indépendance, ne peut jamais disparaître de la liste des nations.

TOUS.

Vive Guillaume! Guillaume pour toujours!

(Ils se groupent autour du roi et sur l'escalier, et lui renouvellent leurs protestations. Tableau. Le rideau baisse.)

FIN DU SECOND TABLEAU.

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente les digues. — Au fond, la mer. — Sur le devant, une espèce de chaussée élevée.

SCÈNE PREMIÈRE.

Tableau d'une garde avancée.

ANDRE DUVAL, HURLOT, SOLDATS.

SCÈNE II.

LES PRECEDENS, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

Une barque s'avance dans l'Escaut... Sergent... allez reconnaître ceux qui la montent. (*Le sergent s'éloigne. Aux officiers.*) Quels sont les rapports?

UN OFFICIER.

Général, le pays est désert, mais tout est tranquillle sur notre droite.

(*Entrée d'un aide-de-camp qui remet une dépêche.*)

LE GÉNÉRAL, *après avoir lu.*

L'ennemi concentre quelques forces de l'autre côté de l'Escaut. (*A un colonel.*) Colonel, vous allez vous porter entre la digue et la mer, avec deux bataillons de votre régiment; l'autre restera ici en position. (*Le colonel exécute ses ordres.*)

SCÈNE III.

LES PRECEDENS, LE SERGENT ANDRE DUVAL CONDUISANT LE CAPITAINE DUPUIS.

LE SERGENT.

Vous voici devant le général.

LE GÉNÉRAL.

Que désirez-vous de moi, monsieur?

LE CAPITAINE.

Rien, mon général; je viens seulement vous donner un avis. Je me nomme Dupuis, et je suis capitaine d'un navire marchand, comme j'en puis justifier. Je me trouvais à Amsterdam, et devant le roi Guillaume, lorsque je lui ai entendu donner l'ordre à l'amiral de sa flotte de mettre à la voile, de venir opérer un débarquement, et de rompre les digues à coups de canon.

LE GÉNÉRAL.

Un débarquement! et sur quel point?

LE CAPITAINE.

Je l'ignore: la faculté a dû en être laissée à l'amiral. La flotte hollandaise est en mer, et grâce à *la Jenny-la-Folle*, qui est fine voilière, je la précède à peine de quelques heures... Mon général, soyez sur vos gardes.

LE GÉNÉRAL.

Capitaine, je vous remercie de votre bon avis... Je viens de prendre mes mesures contre un débarquement... Quant à la rupture des digues à coups de canon, je doute que les frégates hollandaises puissent atteindre jusqu'ici.

LE CAPITAINE.

Mon général, ne vous y fiez pas : l'amiral hollandais peut faire remonter l'Escaut à ses bâtimens légers et à ses canonnières. (*On aperçoit une fusée s'élever en mer.*)

LE GÉNÉRAL.

Que signifie ce signal?

LE CAPITAINE.

Mon général, il vous annonce la flotte ennemie. J'avais donné l'ordre à mon lieutenant, aussitôt qu'il la verrait, de lancer une fusée, et de gagner le large. (*Regardant la mer avec sa lunette.*) Fort bien, il exécute la manœuvre. Voyez-vous comme elle file, ma *Jenny*... ah! la fine mouche! bien fin qui l'attrapera ! (*On entend le canon dans le lointain.*)

LE GÉNÉRAL.

Voici l'ennemi, il n'y a plus à en douter. Allons, mes enfans, aux armes !

TOUS.

Aux armes !

LE GÉNÉRAL.

Capitaine, vous m'avez déjà rendu un bon service, et vous pouvez m'en rendre un second.

LE CAPITAINE.

Parlez, mon général.

LE GÉNÉRAL.

Je ne puis faire traverser l'Escaut à aucun détachement, mon corps est trop peu nombreux : il faut pourtant que le Maréchal soit informé des mouvemens de l'ennemi ; voulez-vous aller le trouver?

LE CAPITAINE.

Volontiers, mon général ; mais je ne connais pas le pays.

ANTOINETTE.

Je le connais, moi, mon général : et si vous le permettez, je conduirai monsieur à Berghem.

LE GÉNÉRAL.

Quelle est cette jeune fille ?

JULIE.

J'en réponds.

ANDRÉ DUVAL, HURLOT, JEAN-CLAUDE, ETC.

Nous en répondons tous !

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! partez, mon enfant, et servez de guide au capitaine. (*On entend le canon plus près.*) Le tems presse... adieu...

JULIE, *au capitaine.*

Capitaine, je vous recommande la petite. (*A Antoinette.*) Soyez prudente, songez à vos amis.

ANTOINETTE.

Je ne songe qu'au bonheur de pouvoir servir la France.

JEAN-CLAUDE, *à Hurlot.*

Est-elle gentille ! hein ?

HURLOT.

Oui ; elle a un cœur de grenadier.

(*Antoinette et le Capitaine s'éloignent. Les troupes font des préparatifs de defense. On monte des canons sur la chaussée. Les Hollandais débarquent et s'avancent. Combat. Ils sont repoussés avec vigueur. La flotille hollandaise entre dans l'Escaut, et canonne les digues. On répond à son feu. Les digues sont rompues. Inondation. — Le feu continue toujours. Une canonnière hollandaise saute en l'air, etc.*

FIN DU TROISIÈME TABLEAU ET DU TROISIÈME ACTE.

QUATRIÈME ACTE.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente l'aspect de la tranchée devant la citadelle d'Anvers.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN CAPITAINE D'ARTILLERIE, OFFICIERS DU GÉNIE, SOLDATS.

LE CAPITAINE.

Nous voici à 700 mètres de la citadelle... il faut ouvrir la tranchée dans le jardin de l'harmonie... le bastion de Tolède est là sur notre droite... on établira une batterie... la lunette Saint-Laurent se trouve sur notre gauche... nous commencerons de ce côté les travaux de la sape volante...

Commencement des travaux, qui durent pendant les scènes suivantes.

Un capitaine et un lieutenant d'artillerie, suivis de deux canonniers munis d'une lanterne sourde, de cordeaux, maillets, piquets, etc., entrent en scène par la gauche, dans le fond du théâtre. Ils reconnaissent l'emplacement d'une batterie, et la tracent. La bat-

terie à-peu-près tracée, le lieutenant va chercher les canonniers de travail.

Dans le même tems, les officiers du génie entrent par la droite, tracent la tranchée qui doit communiquer à la batterie; le lieutenant de sapeurs entre alors, suivi des sapeurs du génie et des troupes auxiliaires d'infanterie, chaque soldat portant un gabion et les outils nécessaires à la sape. Chacun place son gabion, derrière lequel il se baisse jusqu'à ce qu'il puisse commencer le travail : on ouvre la tranchée.

De son coté, le lieutenant d'artillerie a amené un détachement de canonniers, portant leurs gabions et outils; ils commencent le travail de la batterie, qui s'exécute en même tems que les travaux de la sape.

La sape terminée, l'officier de sapeurs du génie emmène ses travailleurs. La batterie est alors à-peu-près terminée. Quelques canonniers finissent la plate-forme, pendant qu'un détachement de canonniers et de travailleurs de la ligne, commandés par un officier d'artillerie, traînent à bras les pièces qu'ils amènent à la batterie par la tranchée. Quelques canonniers suivent les pièces, portant des leviers, cordages et outils propres à dégager les pièces si elles se trouvaient engagées dans de mauvais pas. On monte les pièces en batteries; les canonniers se mettent à leur poste prêts à commencer le feu.

SCÈNE II.

OFFICIERS SUPERIEURS ET AUTRES DU GENIE DE L'ARTILLERIE DE L'ARMÉE, SOLDATS DE DIVERSES ARMES.

(Les soldats du génie travaillent à la tranchée.)

UN OFFICIER SUPÉRIEUR DE L'ARMÉE, *aux officiers du génie.*

Messieurs, recevez mes complimens; jamais il ne s'est vu un siége plus régulier. Les travaux marchent avec un ordre et une précision tels, que vous pourriez annoncer maintenant ce qui se fera dans deux jours.

LE COLONEL *commandant la tranchée.*

Oui, grâce à la politique du vieux Chassé, qui doit craindre de se voir attaquer de ce côté de la ville, nous nous sommes avancés jusqu'ici tranquillement; mais avant peu tout changera de face.

UN CAPITAINE D'ARTILLERIE.

Bah! les canons hollandais sont enrhumés, et les nôtres, par contre-coup, ont gagné la même maladie.

LE COLONEL.

Un peu de patience, nous ne serons pas toujours aussi ménagés, et l'artillerie de la citadelle...

LE CAPITAINE D'ARTILLERIE.

Qu'elle parle donc, afin que la nôtre puisse jurer.

L'OFFICIER SUPÉRIEUR D'INFANTERIE.

Savez-vous, commandant, que nos soldats ne craignent rien tant que de voir la citadelle se rendre avant l'assaut.

LE COLONEL.

Vous pouvez, colonel, rassurer ces braves gens, nous leur en promettons au moins un.

LE CAPITAINE D'INFANTERIE.

Oui, mais promettre et tenir...

LE COLONEL.

C'est la même chose pour nous.

L'OFFICIER SUPÉRIEUR D'INFANTERIE.

Je n'en doute pas... En attendant, capitaine, je mettrai votre obligeance à l'épreuve, en vous priant de me faire visiter les travaux.

LE CAPITAINE.

Il tombe bien quelques balles par-ci par-là.

L'OFFICIER SUPÉRIEUR D'INFANTERIE.

Bon! ce n'est qu'une pluie fine....

LE CAPITAINE, *en riant.*

Et s'il survient un orage?

L'OFFICIER SUPÉRIEUR D'INFANTERIE, *en riant.*

Ça nous rafraîchira; allons toujours!...

(*Les officiers et leurs chefs entrent dans la tranchée, et visitent les travaux, qui ont toujours continué, et qui continuent toujours pendant les scènes suivantes.*)

SCÈNE III.

LES PRECEDENS, JEAN-CLAUDE, MICHEL, SOLDATS, etc.

JEAN-CLAUDE.

Il y en a-t-il de cette boue? Mon pauvre Michel, nous voilà drôlement en état de faire notre cour aux jolies femmes.

MICHEL.

Ne me parle pas de femmes! je grelotte de faim et de soif.

JEAN-CLAUDE.

Gros matériel!

SCÈNE IV.

LES PRECEDENS, ANDRE DUVAL, HURLOT.

JEAN-CLAUDE.

Tiens! voilà notre sergent et notre caporal.

MICHEL.

Ils viennent de se goberger.

ANDRÉ DUVAL.

Où est le colonel?

JEAN CLAUDE.

Dans la tranchée, mais il va venir.

ANDRÉ DUVAL.

Je vais l'attendre ici.

JEAN-CLAUDE.

Est-ce qu'il y a du nouveau, sergent?

ANDRÉ DUVAL.

Je crois que ça va chauffer, et fièrement.

SCÈNE V.

Les Precedens, JULIE, ANTOINETTE.

ANDRÉ DUVAL.

Quoi ! c'est vous, nos belles cantinières ?... Savez-vous que vous vous approchez bien près de la tranchée...

ANTOINETTE.

C'est notre devoir, le régiment est de tour.

ANDRÉ DUVAL.

C'est un petit lion que M[lle] Antoinette.

JULIE.

Je crois, parbleu ! qu'elle voudrait se battre ; c'est qu'elle ne s'inquiète pas plus des balles et des boulets qu'un vieux troupier de Napoléon.

HURLOT, *à Antoinette.*

Touchez là, mon enfant... avec M[lle] Julie, vous êtes peut-être les seules femmes que je puisse ne pas regarder de travers.

JEAN CLAUDE, *à Michel.*

Heim ! devient-il mousse !...

MICHEL.

Nous allons donc être placés près des trous des mineurs ?

JEAN-CLAUDE.

Oui, ça fera de fameux endroits.

MICHEL.

Et si on nous oublie dans le trou ? et si nous manquones de vivres ?

ANTOINETTE, *bas.*

J'irai vous en porter.

(*Le détachement et André Duval s'éloignent pour leur destination.*)

(*Les travaux du génie ont continué, et les officiers de cette arme ont reparu pour les diriger.*)

SCÈNE VI.

Les Precedens, UN AIDE-DE-CAMP DU MARECHAL.

LE COMMANDANT DE LA BATTERIE.

Messieurs, voici un ordre du maréchal, qui nous enjoint de nous tenir prêts à battre la citadelle... Un coup de canon tiré du quartier-général servira de signal d'attaque... Mais avant, son excellence viendra visiter la tranchée. . (*On entend le canon de la citadelle.*) Ah ! ah ! voici le vieux Chassé qui commence à gronder.

(*Les travaux continuent avec plus d'ardeur. Des troupes prennent position. Des canons sont mis en batterie. On place des soldats pour protéger les mineurs. — On entend battre aux champs dans l'éloignement.*)

LE COMMANDANT DE LA BATTERIE.

Voici le maréchal.

SCÈNE VII.

LES PRECEDENS, LE MARECHAL, GENERAUX, ETAT-MAJOR, ESCORTE.

(*Le maréchal inspecte les travaux, et donne divers ordres. — Un coup de canon parti du quartier-général se fait entendre.*)

LE COMMANDANT DE LA BATTERIE.

A vos pièces !

TOUS.

Vive la France !

(*Le feu commence ; des bombes et des boulets sont lancés sur la citadelle, qui riposte avec énergie. Pendant ce tems, Antoinette se glisse dans la tranchée, porte à boire aux artilleurs, et aide à transporter les blessés. Julie et elle prodiguent leurs secours à ceux qui en ont besoin. Le feu redouble, les artilleurs servent leurs pièces avec ardeur, au cri de :* Vive la France !)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente l'intérieur de la citadelle.—Les bombes et les boulets des assiégeans ont fait partout un affreux ravage.

SCÈNE PREMIÈRE.

OFFICIERS ET SOLDATS HOLLANDAIS, ÉTUDIANS ET VOLONTAIRES.

(*Au lever du rideau les soldats hollandais servent leurs batteries et fusillent les assiégeans. Les officiers maltraitent ceux qui montrent le moins de zèle et de courage.*)

SCÈNE II.

LES PRECEDENS, UN OFFICIER HOLLANDAIS *paraît, et plante un drapeau parlementaire sur la brèche.*

TOUS.

Un drapeau parlementaire ! (*Ils cessent le feu, et se pressent autour de l'officier.*)

L'OFFICIER.

Le général ordonne que les hostilités soient suspendues jusqu'à son retour. (*Le parlementaire s'éloigne avec le trompette.*)

SCÈNE III.

UN OFFICIER.

Allons, camarades, reposez-vous et réparez vos forces. Le général vient d'ordonner qu'il vous soit fait une distribution de vivres et de genièvre.

UN ÉTUDIANT.

Le général veille sur nous comme un père. Il peut compter sur ses enfans.

UN SOLDAT, *bas à un autre.*

Quel père ! tendre comme un boulet !

UN AUTRE SOLDAT, *bas.*

Il est sûr et certain que nous autres qui sommes Prussiens, Suisses ou Italiens, nous ne pouvons guère aimer le vieux Chassé comme ces gens-là, qui sont des étudians de Breda, des volontaires de Leyde, d'Amsterdam, ou de bons paysans de la Frise.

UN AUTRE, *bas.*

Au diable Chassé ! les morceaux qu'on gagne à son service sont trop durs à digérer.

UN AUTRE, *plus bas.*

Qu'est-ce qui parle de les digérer ? . . . Il n'est pas impossible de faire une petite promenade de l'autre côté.

UN AUTRE.

C'est ça, fais-t'y mordre, et tu ne tarderas pas à danser au bout d'un poteau, ou à rouler sur les glacis avec vingt balles hollandaises dans la poitrine.

UN AUTRE, *plus bas encore.*

Ne pourrions-nous lui jouer un bon tour à ce vieux Chassé ?... Nous sommes ici en force . . .

UN AUTRE.

Chut ! on nous observe.

UN ÉTUDIANT, *à un volontaire.*

Que marmottent-ils donc ensemble, ces maudits étrangers ? Le général a eu tort de les recevoir dans la citadelle.

LE VOLONTAIRE.

Il fallait bien mettre la garnison en état de résister à l'ennemi.

L'ÉTUDIANT.

Les mercenaires se battent toujours moins bien et coûtent toujours plus cher que des troupes nationales. Je ne serais pas étonné que ces . . . coquins d'étrangers ne nous abandonnassent dans le moment de l'action.

LE VOLONTAIRE.

Le général a les yeux sur eux.

UN SOLDAT, *bas à ses camarades.*

Il faut chercher querelle à ces beaux messieurs d'Amsterdam et de Breda.

UN AUTRE SOLDAT, *bas.*

C'est ça, c'est ça, et nous profiterons du tumulte ! . . . Attention, vous autres, et tenez-vous prêts à me seconder. (*Arrachant une bouteille des mains d'un volontaire.*) Dites donc, messieurs les volontaires, est-ce que nous sommes des chiens ? Vous buvez, vous vous gobergez là, tandis que nous vous regardons (*Il boit.*) Tiens ! de l'eau-de-vie de France . . . pas gêné.

LE VOLONTAIRE.

Ce flacon m'appartient.

UN SOLDAT.

Dans une ville assiégée tout est commun entre camarades.

TOUS LES SOLDATS.

Oui, tout est commun... c'est comme en tems de famine.

LE VOLONTAIRE.

N'avez-vous pas vos rations? et d'ailleurs sommes-nous camarades?

UN SOLDAT.

Voyez vous ce beau marchand d'Amsterdam, il fait le monsieur! (*Tous les soldats rient.*)

UN ÉTUDIANT, *au soldat.*

Vous êtes un insolent, un drôle, et vous mériteriez que ce flacon vous fût brisé sur la tête. (*Il lui arrache le flacon.*)

LE SOLDAT.

Camarades! à moi! tirez la baïonnette et chargeons ces freluquets!

TOUS LES SOLDATS.

Au diable les bourgeois d'Amsterdam et de Breda! (*Ils tirent la baïonnette.*)

L'ÉTUDIANT ET LE VOLONTAIRE.

A nous, les volontaires!

(*Les deux troupes sont sur le point d'en venir aux mains, malgré les représentations et les efforts de quelques officiers accourus au bruit.*)

UN OFFICIER.

Bas les armes! voici le général.

SCÈNE IV.

LES PRECEDENS, CHASSÉ, UN PELOTON DE GRENADIERS HOLLANDAIS.

CHASSÉ.

Eh bien! qu'est-ce? des armes tirées pendant une trève... sans l'ordre de vos officiers... c'est donc une révolte?

(*Les volontaires remettent leurs armes dans le fourreau.*)

UN OFFICIER.

C'est une rixe, général, survenue entre les volontaires et les soldats du bataillon étranger.

CHASSÉ.

Une querelle entre des jeunes gens qui ont tout quitté, fortune, amis, famille, pour venir combattre avec nous, et des ramassis d'Allemands, de Suisses, qui ne marchent que pour nos ducats... Messieurs, ceci devient grave, et je dois examiner avec soin... Voyez, les étrangers ont seuls encore la baïonnette à la main. (*Aux soldats.*) N'avez-vous pas entendu mon commandement de remettre le sabre dans le fourreau?

UN SOLDAT.

Oui, général... mais...

CHASSÉ.

Vous hésitez... Sergent, prenez leurs armes.

UN SOLDAT.

Nous désarmer!... nous laisser sans défense devant nos ennemis!...

CHASSÉ.

Vos ennemis!..... ils sont devant la citadelle; mais vous les craignez ceux-là... Sergent, prenez leurs armes, vous dis-je; elles leur sont inutiles devant les Français.

UN SOLDAT.

Nous ne le souffrirons pas.

TOUS.

Non, non... (*Tumulte.*)

UN ÉTUDIANT.

Général, nous sommes à vos ordres, disposez de nous.

CHASSÉ.

Non, messieurs, ceci aurait l'air d'une vengeance personnelle. (*Aux soldats.*) Voulez-vous tous être traités comme rebelles?

UN SOLDAT, *bas aux autres.*

Soumettons-nous pour le moment. (*Presque tous jettent leurs armes et implorent le général; quelques mutins gardent seuls une contenance menaçante.*)

CHASSÉ.

Saisissez les chefs des mutins et conduisez-les dans la prison de la citadelle. (*Les Grenadiers saisissent les révoltés.*) Que le conseil de guerre s'assemble à l'instant même.

UN SOLDAT, *arrêté, à un autre resté libre, bas.*

Préviens nos camarades et concertez-vous. (*On entend une fanfare dans le camp français.*)

CHASSÉ.

Voici le retour de mon parlementaire.

UN OFFICIER.

Mon général, un officier français l'accompagne.

CHASSÉ.

Soldats, à vos postes!... que la garnison prenne les armes... Messieurs, gardons-nous bien de laisser voir à l'ennemi la moindre trace de nos divisions. (*On emmène les prisonniers; la garnison prend les armes.*)

SCÈNE V.

LES PRECEDENS, UN COMMANDANT FRANÇAIS PARLEMENTAIRE.

CHASSÉ.

Commandant, je ne vous traite point en parlementaire, vos yeux sont ouverts, et vous pouvez vous assurer que partout nous sommes en mesure pour vous bien recevoir.

LE COMMANDANT, *regardant les traces des boulets français.*

Général, je n'en doute pas... et j'admire...

CHASSÉ.

Qu'admirez-vous?

LE COMMANDANT.

L'adresse des canonniers français, qui décidément sont les premiers artilleurs du monde.

CHASSÉ.

Les vrais remparts d'une place sont les cœurs des braves soldats qui la défendent.

LE COMMANDANT.

Sans doute, général, comme la force d'une armée consiste moins dans le nombre que dans le moral des troupes et dans le génie du général. Au reste, monsieur le gouverneur, entre assiégeans et assiégés, l'assaut seul peut décider la question.

CHASSÉ.

Venez-vous me l'annoncer?

LE COMMANDANT.

Oui, général, et pour aujourd'hui.

CHASSÉ.

Commandant, nous sommes prêts.

LE COMMANDANT.

Général, nous sommes en mesure (*On entend les cris répétés de: A l'assaut! à l'assaut!*) Entendez-vous les cris des grenadiers français. (*Les soldats hollandais crient:* Vive Guillaume!)

CHASSÉ.

Vous voyez que nos soldats comprennent les vôtres. Au fait, commandant, quel est le but de votre mission?

LE COMMANDANT.

Le maréchal commandant l'armée française, par estime pour votre courage, général, par égard pour vos vieux services, et surtout pour éviter l'effusion du sang, vous offre une capitulation honorable.

CHASSÉ.

Capituler avant que plusieurs assauts ne m'en aient démontré la nécessité, jamais, commandant, jamais.

LE COMMANDANT.

Je vous annonce à regret que la garnison doit s'attendre à être traitée suivant les rigueurs de la guerre.

CHASSÉ.

Nous sommes de vieux soldats... nous saurons combattre et mourir... Monsieur, vous pouvez vous retirer. (*Les factionnaires hollandais présentent les armes au commandant; le général Chassé lui rend gravement son salut et lui laisse faire quelques pas.*) Lafont! (*Le commundant se retourne brusquement.*) Eh bien! tu quittes comme cela un ancien ami?

LE COMMANDANT.

Général, je remplis mon devoir.

CHASSÉ.

Nous venons de faire chacun le nôtre. Maintenant je ne suis plus gouverneur, tu n'es plus parlementaire, je suis tout simplement le colonel Chassé et toi le capitaine Lafont.

LE COMMANDANT, *souriant.*

Cela nous rajeunit un peu.

CHASSÉ, *à ses officiers.*

Messieurs, retirez-vous à l'écart. (*Au commandant.*) Ah! mon garçon, c'était le bon tems que celui où nous servions tous deux dans le 19e léger... Qu'est devenu ce brave régiment?

LE COMMANDANT.

Il est ici, sous Anvers.

CHASSÉ.

Vrai! j'en suis enchanté... Y a-t-il encore dans ses rangs quelques-uns des anciens?

LE COMMANDANT.

Maillard, Dupré...

CHASSÉ.

Quoi! le petit adjudant-major Dupré!

LE COMMANDANT.

Il est lieutenant-colonel.

CHASSÉ.

Bon soldat! bon vivant! joli garçon!... Et le 58e?

LE COMMANDANT.

Il est ici avec nous.

CHASSÉ.

Mais c'est charmant! je retrouve toutes mes vieilles connaissances... Fameux régiment que le 58e!.. nous avons été de brigade avec lui. Te souviens-tu de Lutzen?... comme nous avons mis en déroute toute cette cavalerie russe et prussienne!... le 58e formait le 7e carré avec mon régiment!

LE COMMANDANT.

La manœuvre fut belle.

CHASSÉ.

Superbe, mon ami, je l'ai toujours dit; rien ne peut résister aux troupes françaises bien commandées.

LE COMMANDANT, *en riant.*

Bon augure pour la garnison.

CHASSÉ.

Et dans cette glorieuse campagne de France!... comme nous sûmes défendre pied à pied le territoire national... que de belles journées!... ah! si l'empereur n'eût pas été trahi!...

LE COMMANDANT.

Vous seriez encore Français, et j'aurais peut-être le plaisir et l'honneur de servir sous vos ordres.

CHASSÉ.

Eh! eh! le maréchal Chassé pourrait bien avoir, aussi bien qu'un autre maréchal, le commandant Lafont pour ami et pour aide-de-camp.

LE COMMANDANT.

Sans doute, et le maréchal Chassé assiégerait peut-être aujourd'hui Anvers.

CHASSÉ.

Vous me rappelez à moi, commandant. (*Avec amitié.*) Adieu, Lafont... adieu, mon ami... tiens! embrassons-nous! (*S'arra-*

chant de ses bras.) Commandant, nous vous attendons sur la brèche.
(*On entend des cris.*)

LE COMMANDANT.

Les Français ne se feront point attendre.

(*On rend les honneurs militaires au parlementaire. Le rideau tombe aux cris de :* Vive Guillaume! *Les prisonniers, consternés, sont entraînés par les grenadiers.*)

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une batterie devant la citadelle.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GENERAL, OFFICIERS DU GENIE ET DE L'ARTILLERIE.

LE GÉNÉRAL.

Il faut mettre la fin de cette nuit à profit. Capitaine, cette fondrière me paraît favorable à l'établissement d'une batterie d'obusiers. Que les travaux commencent à l'instant même, et que demain, à la pointe du jour, nos bombes avertissent Chassé qu'il est enfin tems de songer à capituler.

(*On exécute les ordres du général. — Un capitaine d'artillerie avec son lieutenant, suivis de canonniers portant des sacs à terre remplis, reconnaissent l'emplacement de la batterie, et font élever l'épaulement de deux rangées de sacs à terre. Le capitaine indique et fait tracer l'emplacement des plate-formes ; le lieutenant, suivi d'une partie des canonniers, va au dépôt chercher tous les agrès nécessaires à la construction des plate-formes et à l'armement de la batterie; il fait également amener successivement tous les mortiers avec leurs affûts, sur les chariots porte-corps. Les canonniers restés à la batterie achèvent pendant ce tems les plate-formes, et déchargent les mortiers par des manœuvres de force, et les placent au fur et à mesure sur leurs plate-formes. La batterie armée et approvisionnée, le capitaine leur ordonne un repos en attendant de nouveaux ordres ; les canonniers se disposent dans l'intérieur de leurs batteries, se reposent sur leurs mortiers ; la cantinière leur vend à à boire et à manger.*

Les troupes d'infanterie prennent position sur le théâtre et se préparent à l'assaut.

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

QUATRIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente l'aspect immédiat de la citadelle. — En avant, la lunette Saint-Laurent.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN GENERAL, OFFICIERS SUPERIEURS ET AUTRES; ARTILLEURS, SOLDATS.

LE GÉNÉRAL.

Le feu de l'ennemi cesse enfin!..... Mes enfans, prenez du repos; nous aurons bientôt besoin de toute notre énergie... Lieutenant, où en sont les travaux de la mine?

L'OFFICIER.

Mon général, le mineur est logé dans l'escarpe de la lunette.

LE GÉNÉRAL.

Il est difficile de le relever dans un poste aussi dangereux. Cependant il serait nécessaire qu'on lui portât des vivres et des munitions.

LE LIEUTENANT.

Voyons! à qui le tour de marcher?

ANTOINETTE.

Mon officier, si vous voulez le permettre, j'irai, moi?

LE GÉNÉRAL.

Vous, jeune fille?

ANTOINETTE.

Oui, mon général..... Des vivres à porter à nos soldats, cela me regarde. (*Elle prend le sac de munitions et les vivres, et passe sur le radeau.*)

(*Attaque de la lunette Saint-Laurent. Les grenadiers montent à l'assaut et s'en rendent maîtres. La garnison hollandaise défile et dépose les armes.*)

LE COMMANDANT HOLLANDAIS.

Général, je vous rends mes armes; mais, content d'avoir fait mon devoir, je subirai sans honte la fortune de la guerre.

LE GÉNÉRAL.

Commandant, gardez votre épée. Nous vous devons cette marque d'estime, puisque vous nous avez valu l'honneur de combattre et de vaincre un brave soldat.

(*Les batteries font feu sur la citadelle, qui riposte avec énergie. Les troupes vont s'élancer pour monter à l'assaut, lorsque l'ennemi arbore le drapeau parlementaire et se rend.*)

TABLEAU FINAL.

FIN.

